

Hommes, femmes, nouveaux modes d'emploi

Après la déferlante de dénonciations d'agressions sexuelles à Hollywood comme chez les anonymes, quelles conclusions tirer pour faire évoluer notre société? Une piste: oublier le mot pulsions. Et parler d'éducation.

Interview:

Marie Frankinet

Les noms n'en finissent plus de tomber depuis le 5 octobre dernier. Dans le sillage de l'affaire Harvey Weinstein, on découvre que Kevin Spacey, Tariq Ramadan, Dustin Hoffman, Terry Richardson ou encore Jeremy Piven, Casey Affleck et James Toback auraient profité de leur statut pour agresser ou harceler des femmes et des hommes en toute impunité. Et si l'omerta bien ancrée dans le monde du cinéma (comme ailleurs) qui protégeait jusqu'ici les puissants de la moindre répercussion semble se dissoudre, le combat est loin d'être terminé. L'onde de choc qui a participé à réveiller les consciences et à libérer la parole doit désormais être utilisée pour modifier les fondements d'une société qui se gargarise encore trop souvent de son patriarcat. Après Hollywood, après la déferlante de témoignages sous les hashtags #MeToo et #BalanceTonPorc, l'heure est à l'action. Laquelle? Nous avons donné la parole à trois spécialistes de la cause féminine: l'historienne et psychanalyste belge Sylvie Lausberg, la docteure en sciences psychologiques Annalisa Casini et Valérie Lootvoet, directrice de l'Université des femmes.

Harvey Weinstein, Kevin Spacey, Tariq Ramadan, Dustin Hoffman, etc. Les noms n'en finissent pas de tomber. Qu'est-ce qui explique cette déferlante?

SYLVIE LAUSBERG - La parole des femmes se libère parce qu'il y a un effet d'entraînement. Mais cela ne veut pas dire qu'elles ne parlaient pas avant... Disons qu'on ne les écoutait pas aussi attentivement. Il a fallu que cela vienne des États-Unis pour qu'on y prête plus attention. En France, les femmes politiques dénoncent depuis 20 ans le traitement qui leur est infligé, mais cela n'a jamais vraiment été entendu. J'ai travaillé sur ce sujet, sur les femmes qui approchent le pouvoir et le traitement qui leur est réservé, et clairement cela n'intéressait pas les gens. Ni la population, ni les éditeurs, ni les médias. Il y avait une suspicion à l'égard de la parole des femmes.

VALÉRIE LOOTVOET - Dans une société qui reste aussi sexiste que la nôtre, les victimes sont souvent plus incriminées que les auteurs.

Il y a effectivement cette problématique de la "victime" et d'un rôle qui est difficile voire impossible à incarner...

V.L. - Particulièrement dans le cas d'agressions sexuelles. Quand une femme ou un homme se font voler ou taper dessus dans la rue, on va rarement parler de la manière dont ils étaient habillés. Dans le cas d'agressions sexuelles, l'inconscient collectif garde des femmes une image de provocatrices, de tentatrices. Et c'est très dur à vivre. Être victime, c'est se retrouver dans une situation, dans un état qu'on n'a pas choisis. Il n'est pas question de le revendiquer ou pas, c'est une chose que l'on subit.

S.L. - Quelqu'un qui est victime d'un harcèlement ou d'un viol doit déjà dépasser le traumatisme d'être installé dans le rôle de victime avant d'oser parler publiquement, ce qui n'est pas évident. On n'a pas envie d'être reconnu comme tel. Les

femmes en général ont une profession, des compétences, un rôle bien établi et donc s'ériger comme victime réduit généralement à ce rôle. Ensuite, vous êtes prise dans ce système où vous devez parler de l'agresseur, expliquer ce qui vous est arrivé et ce à de nombreuses reprises. D'une certaine manière, vous perpétuez publiquement cette honte. Quand les femmes osent prendre la parole, on ne les interroge plus que sur ce sujet précis et donc la réduction à la dimension sexuelle opère de manière exponentielle. C'est là qu'est tout le paradoxe.

On constate que la problématique du harcèlement et de l'agression sexuelle ne s'arrête pas qu'aux femmes avec le cas de Kevin Spacey, qui a agressé des hommes... Peut-on dire que c'est une guerre de pouvoir plutôt qu'une guerre des sexes?

ANNALISA CASINI - Cela n'a jamais été une question de sexes, mais toujours de pouvoir. On peut le tourner comme on veut, mais dans le cas d'une agression, il s'agit toujours de domination. La relation sexuelle est essentiellement égalitaire, mais quand il y a un abus, il y a clairement d'autres enjeux qui rentrent en compte. Quand il y a pouvoir, il y a jouissance, et pour l'atteindre, il faut toujours acquérir plus: plus d'argent, plus d'objets, plus de conquêtes.

V.L. - Le message qu'il faut faire passer, c'est qu'il est nécessaire de remettre le monde à l'endroit. Cela vaut pour toutes les minorités. Les auteurs de ces agressions sont quasiment toujours des →

→ hommes. Mais c'est normal, puisqu'ils détiennent le pouvoir sexuel. Dans une société où les femmes l'auraient, elles seraient peut-être elles-mêmes les auteurs de ces agressions. Il n'y a pas de nature de violeur, sinon on ne pourrait rien changer. Il faut combattre l'idée que les violences masculines sont naturelles.

N'y a-t-il pas un risque à ce que cette déferlante de témoignages ne s'épuise pour devenir un buzz parmi d'autres?

A.C. - Les médias sont actuellement dans la surenchère, on l'a bien vu avec la carte blanche de Nicolas Bedos qui explique que des journalistes viennent lui demander des noms - n'importe quel nom - à jeter en pâture publiquement. Il faut être sur la balle. Ils vont essayer de trouver le scoop, le nouveau nom qu'on n'a pas encore entendu. Par contre, je réfute le terme de chasse aux sorcières: jusqu'ici, on n'écoutait pas les femmes, c'est là toute la différence. Dans les témoignages postés sur les réseaux sociaux, il y a peut-être quelques vengeance personnelles, mais cela ne représente qu'une partie infime de tout ce qu'on a pu lire.

Comment utiliser cette soudaine mise en exergue de la problématique à bon escient, quelles leçons tirer pour que toutes ces histoires ne retombent pas dans l'oubli?

S.L. - Il faut se poser les bonnes questions: pourquoi y a-t-il eu ce refus de voir et de comprendre? Cela nous touche tous. Il faut faire un effort pour sortir des stéréotypes qui sont diffusés partout et tout le temps. On subit un conditionnement des mentalités et des esprits depuis l'enfance. Il faut prendre ce phénomène dans toutes ses dimensions pour sortir de ce buzz et des envies de délation. On vit actuellement un moment très important parce que tout à coup, on ne peut plus faire comme si on ne savait pas. Il faut se saisir de cette prise de conscience pour transformer l'essai. Changer l'éducation sexuelle et ce particulièrement en Belgique, on est à la traîne.

La dimension sexuelle de l'individu est curieusement encore très taboue. Il faut arrêter de laisser croire aux garçons qu'ils ont des besoins: les filles aussi en ont. Dans notre société, les hommes doivent accepter certains codes de virilité pour être reconnus comme tels. Cela ne devrait plus arriver.

V.L. - Il faut supprimer tout le vocabulaire autour des pulsions: il n'y a pas de "pulsions sexuelles" ou alors tous les hommes sont des violeurs. Or, ce n'est pas le cas. Par contre, tant qu'il est protégé, il va continuer. Il faut que cette protection tombe... D'après moi, 100 % des femmes ont déjà été harcelées, que ce soit dans la rue, dans leur sphère familiale ou au travail et cela veut bien dire que les auteurs continuent en toute impunité. C'est cet état de fait qui doit changer. ✖

Portrait de nos spécialistes

Annalisa Casini Docteure en sciences psychologiques. Annalisa Casini est actuellement chargée de cours à l'UCL et fait partie du Laboratoire de psychologie du travail, du Centre pour l'étude du comportement social, ainsi que du Centre interdisciplinaire de recherche travail, État et société.

Sylvie Lausberg Vient de publier le livre *Toutes des salopes! Injures sexuelles, ce qu'elles disent de nous* aux éditions du SILO. Ancienne journaliste de la RTBF, diplômée en psychanalyse et philosophie de l'ULB, elle dirige actuellement le département étude et stratégie du Centre d'action laïque.

Valérie Lootvoet Directrice de l'Université des femmes, coupole qui se définit comme un laboratoire de recherche, d'enseignement et de réflexions féministes sur la condition des femmes, elle est militante, journaliste et sociologue de formation.